



**Papillon  
de nuit**

Isabelle GALLANT

Isabelle Gallant

# Papillon de nuit

*Roman*

COLLECTION VERTIGES

TENDANCE ROSE

TABOU ÉDITIONS

FRANCE

© 2014 Tabou Éditions,  
tous droits réservés

*« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)*

*Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.*

*La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.*

Tabou Éditions et Vertiges sont des marques éditoriales des Éditions de l'Éveil.

Dépôt légal : septembre 2014

ISSN 1968-8032 (collection Vertiges)

ISBN édition papier : 978-2-36326-030-7

ISBN édition numérique PDF : 978-2-36326-612-5

ISBN édition numérique Epub : 978-2-36326-613-2

## Mon premier client

Le premier homme qui m'ait jamais payée en échange de services sexuels est mon propre parrain. Ancien militaire dans les colonies françaises et demi-frère de ma mère, mes parents l'avaient choisi comme parrain de leur fille aînée parce qu'ils éprouvaient beaucoup d'admiration pour cet homme qui avait eu le courage, comme ils disaient, de « vivre ses aventures. »

L'une de ses « aventures » consistera à conquérir ma virginité.

Je n'avais pas dix-sept ans quand je me suis retrouvée empalée sur la grosse bite affûtée de tonton Marcel, lequel n'avait même pas pris le temps d'enlever son bel uniforme de permission des parachutistes pour prendre d'assaut mon pucelage.

Mais attention ! L'oncle Marcel ne m'a pas achetée comme on paye une simple prostituée, en laissant deux ou trois billets de cent francs sur la table de chevet après avoir renfilé son pantalon. Je n'en étais pas encore là, et le capitaine Marcel était par trop versé dans les manœuvres délicates et hasardeuses pour me faire une proposition carrément vénale.

À coups de tâtonnements, d'encerclements, de feintes, de charges et de traquenards, le sournois stratège m'a amenée à lui offrir mon hymen sur un plateau d'argent. (Son argent, tout de même.)

C'est par le biais de cadeaux d'anniversaire et de présents d'« encouragement » que l'oncle Marcel m'a eue. Jusqu'à ma puberté, alors que les seules choses qui me différenciaient des garçons de mon âge étaient un visage plus fin et une voix plus aiguë, mon parrain ne s'était à peu près jamais donné la peine de m'offrir des présents pour marquer les étapes de mon épanouissement.

Puis, quand mes jambes se sont effilées, quand ma poitrine a commencé à se développer et que mon petit popotin s'est doté de suffisamment de lest pour gratifier ma démarche d'un déhanchement propre à accrocher les regards mâtins, le capitaine m'a tout à coup comblée d'étrennes. Après les dictionnaires spécialisés et les beaux livres illustrés aux reliures dorées, ce fut un cyclomoteur couleur safran et une paire de bons billets pour aller voir une comédie musicale à succès.

Pour mes seize ans, Marcel m'amena dans un beau magasin de Quimper (ma mère nous accompagnait) pour que je choisisse une robe d'été et des souliers à talons hauts. Je l'ai su plus tard, le coquin en profita pour s'enquérir discrètement de mes mensurations exactes auprès de la vendeuse.

Quelques semaines plus tard, il téléphona à la maison pour répéter qu'il voulait m'aiguillonner dans mes études. La fin de l'année scolaire approchait et mes parents, depuis longtemps apprivoisés par le beau parleur, me donnèrent l'autorisation d'aller souper dans un grand restaurant seule avec le cher parrain.

Jamais de ma vie je n'avais été aussi intimidée. Les trois membres d'un petit orchestre de musique de chambre étaient installés dans un coin de la salle à manger et s'absorbaient à produire des sons d'une finesse qui m'était complètement étrangère. Les notes, délicates et non-envahissantes, coloraient l'espace de leurs fraîches tonalités et embellissaient de leurs courbes sonores tous les objets sur lesquels mon regard se posait.

La cheminée, animée par un quatuor de bûches qui s'entre-dévorait comme des condamnés au même supplice, gobait de pleines mesures de cette musique et, après les avoir encore adoucies de sa chaleur et du crépitement du bois, les relançait généreusement aux nombreux convives qui s'étaient laissé charmer par le chatolement oscillant des flammes.

Le rouge vif du feu, marié aux rayons jaunes et pâles des deux chandelles qui vacillaient sur notre table, faisait doucement valser la chevelure poivre et sel de l'oncle Marcel. Cette lumière chaude et diffuse lui donnait une figure de confident et des mains de mage.

Après avoir commandé nos repas à un serveur qui ne pouvait s'empêcher de me lancer des regards furtifs, mon parrain me présenta un petit sac à motifs de représentation floue dont les poignées étaient attachées par un large ruban vert.

— Voilà! C'est pour toi, Isabelle. Tu me ferais énormément plaisir si tu te retirais dans la salle d'aisance des dames pour l'ouvrir.

— Mais... Qu'est-ce que c'est? Pourquoi pas ici?

— Je t'en prie!

Je l'ai compris depuis, il y a des hommes qui savent employer, quand ils adressent une requête à une femme,

un heureux mélange d'autorité dans le ton et de supplication dans la formulation, qui rendent un refus pratiquement impossible. Marcel est de cette race-là. Il aurait été futile à la jeune fille à peine éclos que j'étais alors d'offrir une quelconque résistance.

D'ailleurs, mon parrain n'avait pas attendu un geste d'acquiescement de ma part pour se lever et passer derrière ma chaise afin de la retirer. Je me dirigeai donc vers les toilettes, au fond de la salle, sans me retourner mais parfaitement consciente qu'un regard de fauve me suivait, me soupesait.

Le sac contenait une minuscule culotte rouge vif. Elle était en soie et il me fallut utiliser l'indice fourni par la position de l'étiquette pour différencier le cache-sexe du cache-cul. En fait, compte tenu de la dimension microscopique de ce dernier, il s'agissait plutôt d'un cache-trou-du-cul.

Un billet de cent francs accompagnait la culotte, lui-même replié sur un petit carton blanc qui ordonnait : « Porte-la ! »

Si j'interprétais correctement ce message laconique, l'oncle Marcel m'offrait des sous pour enfiler un vêtement qui m'appartenait d'ores et déjà. Pourquoi pas ? Je plaçai le billet de banque au fond de mon sac à main, me retirai dans un cabinet et obtempérai. Ça tombait bien : il fallait que je me soulage d'une envie d'uriner.

La chose faite, le contact du fin tissu sur ma chair secrète provoqua chez moi une pointe de honte. D'une certaine façon, cet homme me touchait par l'intermédiaire du morceau de lingerie fine qu'il m'offrait.

En rabaissant ma jupe, une pensée me fit tressaillir : qu'est-ce qui me disait que ce monsieur n'avait pas léché

le slip rouge avant de le mettre dans le sac aux nymphéas d'un bleu flou? Pire: il s'était peut-être branlé avec le sous-vêtement et l'avait souillé de son foutre. Rien de plus facile que de le faire transiter par la lessive – qui sait?, avec ses propres caleçons – pour effacer les traces de son forfait!

Tant pis, le slip de soie m'allait comme une seconde peau et les cent francs étaient déjà dépensés mentalement. Impossible de revenir en arrière.

Quand je rejoignis mon parrain à la table, une magnifique et unique rose blanche reposait dans mon assiette. J'y vis un signe rassurant de Marcel: mon intimité était toujours intacte. Pas pour longtemps.

À mon regard embarrassé, l'oncle préféré comprit qu'il n'avait nul besoin de confirmer verbalement que son présent était plaqué à mon c... cœur. Un large sourire teinté de lascivité illuminait à présent son beau visage de baroudeur impénitent, faciès ciselé par les intempéries d'une vie d'aventures et patiné par la quête incessante du plaisir.

Malgré la tension qui gardait mes nerfs à fleur de peau, le repas s'avéra délicieux. Sachant que j'adorais le poisson presque autant que lui, Marcel avait commandé deux darnes d'omble de l'Arctique, arrosées d'une bonne bouteille de mouton cadet blanc, frais et sec. Un peu fanatique pour les questions de ligne, il répondit par un « Non! » cassant et sans me demander mon avis quand le garçon demanda, en me scrutant du coin de l'œil, si nous allions couronner notre repas avec un dessert.

Connaissant bien le meilleur pince-sans-rire de la famille, je lui pardonnai cette impolitesse en l'imaginant riposter, si le service avait été assuré par une belle



femme : « Encore une qui veut que je devienne vite gros et laid pour pouvoir mieux me domestiquer ! »

Après le cappuccino, l'oncle Marcel me fit sursauter en me demandant si j'avais bien le billet de banque. Ma réponse affirmative lui fit proposer : « Le même montant si tu remets mon présent rouge dans son sac de Monet. » J'étais estomaquée. Qu'allait donc trafiquer cet homme avec un sous-vêtement de femme ? Et à peine porté, avec ça ?

Comme s'il avait lu mes interrogations, mon parrain prononça, sur le ton de la confiance complice : « Je sais. Une petite heure, ce n'est pas beaucoup, mais c'est infiniment mieux que rien. Surtout pour une première rencontre... Pour un premier contact... »

Je le voyais déjà s'enfonçant la face dans ma culotte légèrement moite, humant la soie à pleines narines pour happer les restes d'effluve que mon con aurait pu laisser échapper pendant le souper. Quand je me rappelai n'avoir pas pris soin de m'essuyer après avoir pissé, je baissai les yeux pour vite noyer mes pensées impures dans la petite tasse encore à demi remplie de café maintenant tiède.

Sans même l'observer, je sentais nettement le regard intense de cet homme sur moi. Mesurant toute l'énormité de ce qu'il réclamait d'une fille de seize ans, il cherchait dans mon langage corporel une faille par où il pourrait investir ma conscience, balayer ma pudeur, et emporter mon accord.

Sans doute à court d'imagination, il proposa sans préambule aucun : « Je double la mise si tu acceptes. Ça me ferait tellement plaisir d'avoir un... souvenir de toi. » Je savais confusément que « souvenir » n'était pas

exactement le terme qui convenait, mais, à l'instar de Marcel, je m'y accrochais.

— Pourquoi voulez-vous un... souvenir de moi? Vous savez très bien que nous allons nous revoir.

— Bien sûr... Moi aussi, je tiens beaucoup à te revoir. Ce souvenir m'aidera à... ne pas t'oublier en attendant...

La voix de l'oncle Marcel avait retrouvé son inflexion badine coutumière et il se laissa aller à un éclat de rire communicatif qui eut l'heur de détendre l'atmosphère.

Trois minutes plus tard, je lui remettais le sac et son précieux contenu. En échange de la livraison, Marcel me glissa deux autres billets sous la table.

Un peu pour me venger de faire les quatre volontés de mon oncle – contre rémunération en *cash* et non imposable, tout de même –, j'avais joint à son présent mon vieux slip de coton défraîchi et j'étais revenue du cabinet avec rien d'autre que ma jupe fleurie écourtichée<sup>1</sup> pour dissimuler mon bonbon sucré et mes pyges<sup>2</sup> charnues aux yeux du monde. Je voyais très bien Marcel, en découvrant « mon » cadeau, osciller entre le plaisir de caresser et de renifler un tissu qui avait passé presque une journée entière collé au cul uligineux d'une jeune vierge, et la rage d'avoir terminé un repas avec une fille nu-fesses sans même en être conscient.

Ce désarroi, c'était son problème à lui. Moi, j'avais la conscience claire: j'en avais donné à cet homme plus que pour son argent.

Son fric, je devais le revoir. Mon slip de soie rouge neuf aussi.

---

1. Très courte, frisant l'indécence.

2. Fesses.

## **Madame, monsieur et moi**

Le train-train quotidien chez Azur Design devint rapidement agréable et confortable. Peut-être trop confortable.

En plus de sortir à l'occasion avec des gros clients étrangers, question de finaliser prestement un contrat particulièrement lucratif pour la firme, je passais beaucoup de temps à essayer de convaincre certaines secrétaires d'améliorer leur image.

J'avoue avoir dissipé beaucoup d'énergie à cette tâche, jusqu'au jour où j'ai compris que, sauf exception, les femmes – à l'instar des hommes, d'ailleurs – ont, en gros, une personnalité qui correspond à ce qu'elles projettent. En ce sens que la part du jouer, du théâtre dans leur comportement est très faible. Si, par exemple, une certaine femme s'avère très racée, il est fort probable qu'elle possède une noblesse innée.

La dame qui marche lentement, en hésitant à chaque pas, ne sait sans doute guère où elle va. Celle qui dissimule ses formes sous des fringues genre « parachute non encore replié après un saut très périlleux » a forcément quelque chose à cacher. De même, la bouche

sévère dans un visage crispé ne saurait s'amuser beaucoup dans la vie.

En définitive, les employées féminines d'Azur Design n'avaient aucun besoin d'une personne comme moi pour être révélées à elles-mêmes. Que ce soit de façon consciente ou pas, chacune d'elles savait qui elle était et son image le proclamait.

Quand je me compare à la donzelle moyenne de mon entourage, je dois admettre que je possède un sex-appeal très au-dessus de la normale – dans le sens statistique du terme. Et ce, le plus naturellement du monde. Chez certaines de mes collègues, nier cette évidence et mettre l'attrait que j'exerçais auprès des gens de tous les sexes sur le compte du maquillage ou du parfum relevaient carrément du déni bébéte.

Quand on s'arrête à y penser, celle qui est dépourvue d'un attrait ou d'un talent donné ne veut-elle pas qu'on vienne lui répéter jour après jour, semaine après semaine, l'énorme mensonge qui prétend que le bonheur est au bout d'un tube de rouge ou d'un cours de guitare acoustique par correspondance ?

Ainsi donc, le jour où j'ai compris, et surtout, que j'ai accepté, que les femmes de ma trempe étaient rarissimes, j'ai fait un grand pas vers une forte lucidité dans mon appréhension des autres. À partir de ce moment, je suis devenue physionomiste, prêtant aux allures générales et à l'apparence une importance que plus d'un naïf bien-pensant et égalitaire auraient trouvée excessive. Un peu comme les anciens Byzantins, j'estimerai désormais que l'aspect physique traduit la qualité de l'âme, « dont les mouvements sont peints par les traits extérieurs du corps ».

## Vingt métiers, vingt misères

Je suis l'un de ces personnages qui savent faire un peu de tout, mais sans posséder de spécialité précise. Je peux tenir les livres, mais à condition d'être supervisée par un comptable compréhensif. La bonne cuisine bourgeoise n'a plus de secret pour moi, mais de là à offrir mes services comme chef à un restaurateur... On me dit très bonne pour expliquer des choses – j'aurais un certain talent didactique – mais sans certificat d'enseignement, inutile de chercher du travail dans ce domaine.

Quand j'ai débarqué à Dorval, en entendant l'accent très terroir des douaniers et leur élocution paresseuse, j'ai bien failli leur offrir des cours de prononciation du français, mais j'ai vite compris que ces messieurs dames estimaient que c'était plutôt moi qui avais une drôle de manière de m'exprimer.

Idem avec les accoutrements des nanas: je me suis tout de suite imaginée en conseillère modiste. Puis, avec le temps, j'ai remarqué que les Canadiennes avaient une constitution différente des Françaises: généralement plus fortes de taille, les femmes d'ici ont une démarche

qui rappelle de façon éloquente qu'il n'y a pas si longtemps, la majorité des habitants de ces espaces vides gagnaient leur croûte à la ferme et dans les bois. Certes, j'ai mis beaucoup de temps à m'habituer à l'allure bûcheronne de plusieurs d'entre elles, mais à force de vivre parmi des garçons manqués, on finit par ne plus la remarquer.

Je plains les maris de ces trop nombreuses hommasses. Parce qu'elles ont peu de goût et ne savent pas reconnaître la véritable classe, leurs garde-robes débordent de toilettes chères mais trop collées à la mode du jour. Les pauvres sont les esclaves dociles de pédés qui se sont érigés eux-mêmes en tyrans des couleurs et de la longueur des tenues.

Peu de femmes de ce pays neuf ont appris à transcender la mode – une exportation pourtant bien française s'il en est. Ma mère a l'habitude de dire qu'une femme astucieuse peut s'habiller d'un simple fichu, mais pas de n'importe quel fichu. Encore faut-il que la pièce en question soit faite d'un tissu naturel de qualité, et que sa coupe ainsi que son motif soient classiques.

Après deux mois de petit tourisme et de grand *farniente*, mes économies apportées de France complètement épuisées, j'ai dû prendre le taureau par les cornes. Je me suis donc donné une semaine pour trouver du travail, n'importe quel travail. Si, une fois ce délai expiré je n'avais rien dégoté, je reprenais *illico* l'avion pour Paris et la Bretagne.

Platon – ou est-ce plutôt Aristote ? – disait qu'il est primordial de se connaître soi-même. Lundi matin, après ma toilette matinale, je me suis donc postée devant le grand miroir de ma penderie, complètement

nue, et j'ai fait l'inventaire de ce que j'avais à offrir au marché du travail nord-américain.

Sans être une beauté frappante, j'ai la conviction d'appartenir à la catégorie des jolies filles. Ce qui m'amène à croire cela ? Tout d'abord, ma propre capacité de jugement : quand je regarde autour de moi, je ne vois pas beaucoup de créatures qui m'éclipsent facilement. Ensuite, un coup d'œil sur les magazines féminins me convainc que je possède certaines des qualités qui sont considérées comme l'apanage de la femme idéale – physiquement, s'entend.

Enfin et surtout, je ne suis pas myope. En ce sens que je surprends souvent des regards coquins – la plupart du temps mâles, mais quelquefois femelles – accrochés à moi comme un pêcheur du Finistère à son filet chargé de rougets grondins. Pour moi, contrairement à plusieurs citoyennes de ma nouvelle patrie, ces œillades explicites sont autant de compliments muets adressés à ma belle personne.

Ma tête est définitivement sympathique. Coiffée d'une tignasse châtaine pâle et coupée courte pour en minimiser l'entretien, elle offre un minois espiègle que des yeux couleur mer de juillet illuminent à volonté, et qu'une bouche qui pourrait être davantage pulpeuse anime au gré de mes humeurs.

À ce propos, mon parrain Marcel m'a un jour révélé l'un des secrets du charme mystérieux des femmes asiatiques : ce serait la quasi-absence de mimiques et autres simagrées qui figerait leurs beaux visages dans des masques impénétrables. « Ajoutez à cela, disait-il, des yeux en amande, des lèvres naturellement charnues et un grain de peau satiné, et les pauvres Caucasiennes n'ont

qu'à aller se rhabiller. » Je veux croire que tonton Marcel ne parlait que pour lui.

Mon nez, joliment ciselé et juste assez long pour me conférer un air volontaire sans faire de moi une caricature de la Gauloise traditionnelle, forme avec mes oreilles – petites et bien collées, Dieu merci – et mon menton bien dessiné un triangle équilatéral parfait. Des pommettes saillantes, sans doute héritées de quelque brigand viking descendu sur la Bretagne pour la piller et la violer, assurent à ma figure la permanence d'une expression engageante.

De taille moyenne, le tronc bien proportionné, les membres allongés et la peau partout aussi douce que les faces intérieures des cuisses d'une gamine, je suis pourvue d'atouts sexuels qui s'harmonisent bien avec l'ensemble de mon corps. Mes seins, fermes et bien accrochés, emplissent facilement un bonnet taille B (ou encore les larges paumes d'un honnête travailleur) et sont couronnés de mamelons dont la taille respectable invite à la tétée. Les aréoles sont décidément plus grandes que celles de la majorité des filles : elles encadrent les cimes rosées d'une large empreinte brune qui les fait magnifiquement ressortir.

Mon minou, bien circonscrit à la base de mon pubis et de couleur châtain foncé, ajoute du mystère à une étroite vulve qui est close par des grandes lèvres de type un brin pendouillant. Si je les écarte délicatement et fais remonter un doigt explorateur vers leur naissance, je découvre un minuscule clitoris – est-ce véritablement un embryon de pénis ? – tapi sous les replis de chair délicate. Sensible comme un adolescent, le petit bouton de plaisir s'émeut au moindre attouchement. (Question de bien



commencer cette importante semaine, je le gratifie d'un effleurement du majeur délicat et répété qui m'amène au bord de l'orgasme.)

Allez! On n'est pas là pour s'amuser! Pivotant à 90 degrés devant la glace, je suis rassurée par la cambrure de mes reins que marquent deux jolies fossettes dignes de la Vénus de Milo. Cette cambrure pousse mes fesses bien rondes légèrement vers l'arrière en leur donnant presque une vie propre. Je les tâte à deux mains pour apprécier leur douceur et leur tonus... Approuvé!

Me tournant maintenant de dos à la glace, je me penche complètement et j'écarte mes miches avec la fermeté d'un praticien pour bien exposer mon anus. Le petit cratère brun pâle, refermé sur lui-même comme un mollusque en dormance, est entouré d'une impression foncée qui remonte dans ma raie jusqu'à la hauteur du coccyx. De cet angle de vue, les lèvres débordantes de mon con s'offrent telles de grosses friandises.

Cette scène me ramène en pensée sous d'autres cieux. Je me revois noyant ma face dans les superbes pièces montées sucrées-salées qui ont nom Madeleine, Lidi... Je m'imagine très bien faisant à nouveau passer ma bouche gourmande d'un sexe mouillé d'un nectar doux à une étoile de fesses au goût âcre et vice versa, cela en léchant au passage le court fossé qui les sépare avec l'appétit d'une pécheresse impénitente croquant dans le fruit défendu.

Ces réminiscences cochonnes font naître une onction translucide qui vient imbiber mes petites lèvres, avant de déborder sur les grandes et leur donner le reflet inimitable de la muqueuse fiévreuse. Mon majeur droit glisse alors loin dans mon vagin, s'y attarde le temps de

s'émerveiller du chaud satiné de ses parois et de mesurer sa capacité à étreindre amoureusement tout intrus; il en ressort dégoulinant de jus de femme. C'est tout bonnement délectable!

La saveur de mon propre con me rappelle certaines expériences charmantes qui m'ont permis de confirmer que toutes les nanas goûtent à peu près la même chose. Vive, donc, la solidarité féminine?

Une heure plus tard, un bon petit déjeuner avalé et mon désir intact, j'attaque les petites annonces du journal *La Presse*. Rien de plus déprimant!

Des exploiters sans scrupule cherchent des crétins pour emmerder les bonnes gens au téléphone en essayant de leur vendre des trucs dont ces derniers n'ont aucunement besoin. Des filous font miroiter à des nigauds la possibilité très improbable de gagner des fortunes en restant chez eux. Des bourgeoises offrent des places de bonnes à tout faire pour de malheureuses immigrantes capables de passer des journées entières à torcher leurs mômes et à cirer les parquets de leurs résidences cossues. Des compagnies multinationales, des organismes d'aide internationale et des instances gouvernementales achètent des encarts pour proposer de brillantes carrières à des naïfs qui ne savent pas que les candidats gagnants sont choisis depuis longtemps et déjà agréés par les syndicats (condition *sine qua non* d'embauche)...

Il y a bien quelques restaurateurs grecs qui cherchent perpétuellement des serveuses, mais il y a belle lurette que j'ai compris que les filles avaient souvent d'excellentes raisons de se sauver à toutes jambes de ces débits enfumés d'huile d'olive brûlée et saturés de la musique de type *Zorba*.

## **PAPILLON D'NUIT**

### *REFRAIN # 1 [8 pieds]*

- 1) *Le neuf à cinq, c'est pas pour moi*
- 2) *Le mot routin(e) me glac(e) d'effroi*
- 3) *Le temps partiel, c'est encor(e) pir(e)*
- 4) *Les petit(es) payes, ça me fait rir(e.)*
- 5) *Moi je travaill(e) quand ça m'sourit*
- 6) *J'ai pas d'patron, que des clients*
- 7) *Qui me pay(ent) bien pour un moment*
- 8) *J'suis un genr(e) de papillon d'nuit.*

-----

### *COUPLET # 1 [10 pieds]*

- 1) *Mon métier est comm(e) celui des curés*
- 2) *J'écout(e) les homm(es) qui veulent se confier*
- 3) *Tous ceux qui ont besoin de raconter*
- 4) *Ce que le monde voit comm(e) des péchés.*
- 5) *Mêm(e) si l'on ne me l'a jamais appris*
- 6) *Je dois connaître la psychologi(e)*
- 7) *Il faut croire(e) que mon traitement agit*
- 8) *Car jamais personn(e) n'en discut(e) le prix.*

-----

### *COUPLET # 2 [10 pieds]*

- 1) *Moi je pense qu'il n'y a rien de mal*
- 2) *À me fair(e) payer pour ce que pas mal*

- 3) *De gens tiennent pour un(e) chose banal(e)*
- 4) *Ou encor(e) comm(e) un devoir conjugal.*
- 5) *Si, si peu de femm(es) font ce métier-là*
- 6) *C'est peut-être parce qu'ell(es) ont déjà*
- 7) *Trouvé au bout de leurs rêves ce gars*
- 8) *Pour qui moi je reviendrais sur mes pas.*

-----

*REFRAIN # 2 [8 pieds]*

- 1) *C'est pas d'ma faut(e), j'suis né(e) comm(e) ça*
- 2) *Tout en longueur, tout en rondeurs*
- 3) *Un(e) têt(e) qui attir(e) leurs regards*
- 4) *Un corps propr(e) à fair(e) des malheurs.*
- 5) *Tout{e} jeun(e) déjà, j'ai vit(e) compris*
- 6) *Dans leur façon de m'regarder*
- 7) *Dans leur façon de s'extasier*
- 8) *Que j'étais une fil(le) sexy.*

-----

*REFRAIN # 3 (FINAL) [8 pieds]*

- 1) *Le neuf à cinq, c'est pas pour moi.*
- 2) *Le mot routin(e), me glac(e) d'effroi.*
- 3) *Moi je travaill(e) quand ça m'sourit.*
- 4) *J'suis un genr(e) de papillon d'nuit.*

*{pause instrumentale}*

- 5) *Si seul'ment y m'fichaient la paix*
- 6) *Tous ceux qui dis(ent) vouloir mon bien*
- 7) *Les flics, les jug(es) et tous les niais*
- 8) *Qui me vol(ent) un(e) parti(e) d'mon pain.*

*{pause instrumentale}*

- 9) *Et tant pis si la liberté*
- 10) *Dans mon cas rim(e) avec péché,*
- 11) *Car vous l'avez bien deviné :*
- 12) *Je suis une prostituée.*

-----

**Fin**

## Table des matières

Mon premier client.....	3
La note de passage .....	21
Une patronne sévère.....	31
Un contrôleur assoiffé .....	55
Une singulière audition .....	63
Une collaboratrice serviable .....	73
Le souper chez les Granger.....	85
Madame, monsieur et moi .....	97
En famille à Sihanoukville.....	113
La concurrence chinoise .....	135
Un Noël en Casamance .....	159
Un pèlerinage en Arabie .....	189
Un rond-de-cuir esseulé .....	211
Vingt métiers, vingt misères.....	227
Les deux collègues .....	243
Prisonnière à La Tortue.....	265
L'homme à la baguette magique .....	293
Du plaisir et de la justice .....	317

## Dans la même collection

TENDANCE NOIRE

*Contes pour petites filles criminelles*  
Nadine Monfils

*Contes pour petites filles libertines*  
Nadine Monfils

*Nuits retroussées à Venise*  
Nadine Monfils

*Les Souliers de Satan*  
Nadine Monfils

*Se torcher aux plumes des anges*  
S. Korr

*Le Boycott du bonheur*  
S. Korr

*Mille serpents sur l'Éden*  
S. Korr

*La Philosophie dans le devoir*  
Son Excellence Otto

*Gonzo à gogo*  
Ange Rebelli et Jack Maisonneuve

TENDANCE ROSE

*Un amour sans merci*  
Alexandre Gamberra

*Amuse-bouche*  
Julie-Anne de Sée

*Les Filles du déluge*  
Alexandre Gamberra

*L'Alphabet du S/M*  
Patrice Del Sado

*Le Paradoxe de Lolita*  
Miss S.

*Le Sage et la soumise*  
Patrick Le Sage

*Fuckaillages*  
Martin Gagnon

*Zigonnages*  
Martin Gagnon

*La femme du miroir*  
Ludivine

*Confessez-moi !*  
Mathias Lahire



*Ces Dames de l'annonce*  
Philippe Lecaplain

*Delirium Eroticum*  
Alain Feld

*L'Emprise des femmes*  
Anne Bert

TENDANCE ROUGE

*Six Cadavres dans un cercle*  
Patrice Herr Sang

*Les Griffes de sang*  
Patrice Herr Sang

*Snuff Movie*  
Jean-Michel Jarvis

*Doloris Causa*  
Carolyn Cardway

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE LABALLERY À CLAMECY,  
FRANCE, EN SEPTEMBRE 2014.  
N° D'IMPRESSION : 409275

# Papillon de nuit

Isabelle GALLANT

Jeune, vénale et voluptueuse, Isabelle, alliant l'utile à l'agréable, utilise ses atouts féminins et son insatiable appétit de sexe pour arrondir ses fins de mois.

Dans ce récit de ses confidences très crues, elle nous fait partager ses expériences les plus fortes qui l'entraînent dans divers milieux sociaux et pays, où elle découvre autant d'univers sensuels.

*Papillon de nuit, c'est Emmanuelle en plus trash !*

*Isabelle GALLANT a pris le nom de guerre de Papillon de Nuit, l'appellation poétique des prostituées à temps partiel dans certaines contrées d'Extrême-Orient. Elle se produit comme danseuse nue au Canada, tout en continuant à monnayer ses charmes lorsque les bonnes occasions se présentent.*

[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

**Tabou**  
éditeur sans interdit

ISBN papier : 978-2-36326-030-7  
ISBN numérique PDF : 978-2-36326-612-5  
ISBN numérique Epub : 978-2-36326-613-2